



IN MEMORIAM

DAN HĂULICĂ
(1932-2014)

Ecrire sur Dan Hăulică, lui qui aimait le mot plus que tout, même avec le risque d'une obligation à l'humanité qui lui a reproché le petit nombre de livres signés de son nom, est plus difficile que très difficile! Ecrire quoi, dans quelques lignes, sur celui qui, pendant plus de 5 décennies, s'est dévoué à la culture roumaine? Parce que non seulement les plasticiens, mais les écrivains aussi, lui doivent le sentiment de la reconnaissance. Rien ne lui fut plus agréable que de s'impliquer et se dévouer. Le total dévouement, sans obstructions et sans limites, de grande envergure, lorsque le but était sur sa mesure. Des générations d'artistes ont trouvé en lui le guide idéal qui les protégeait avec sa capacité exceptionnelle de saisir la valeur, sans faute et sans hésitations. Son attachement déclaré à l'égard de Ciurencu, Ligia Macovei, Mărgineanu, Pacea, Nicodim, Gorduz, Wanda Sachelarie Vladimirescu ou Horia Bernea, pour ne citer que quelques noms, pour arriver, avec le temps, jusqu'à Cristian Paraschiv, Dorin Crețu, Dacian Andoni, tous, la somme d'une large gamme de préoccupations et d'approches artistiques, témoigne d'une attitude rectiligne, toujours juste, qui n'a jamais cédé devant le compromis. Doué du pouvoir de déceler et de décider, il a soutenu la participation roumaine à la Biennale de Venise ou de Sao Paolo, il a drainé les canaux d'absorbement vers la capitale de la France, il a mis le devoir avant et non pas l'intérêt, en fertilisant le climat artistique de Roumanie, afin de le maintenir vivant et réceptif. Je craigne qu'il soit resté sans héritiers. Récemment, j'avais une conversation avec un distingué ambassadeur qui me rappelait que le *Symposium international Constantin Brancusi* de 1967 a été dans sa totalité la création de Dan Hăulică. Il a frappé à toutes les portes et il les a largement ouvertes pour ouvrir les yeux de l'Occident sur nous. On assistait à la recréation de trajectoires jadis bien dessinées, à présent enterrées, au renouvellement des amitiés fertiles entre Iorga, Focillon et Oprescu (1992), à l'introduction dans le patrimoine de

l'UNESCO des monastères du nord de la Moldavie (1992-1995), enfin, aux merveilles que notre intelligence ne pouvait pas concevoir avant le mois de décembre 1989. Tout cela nécessitait un artisan doué. Pour ne plus mentionner la période de *Secolul 20*, la revue la plus recherchée du pays et la plus appréciée à l'étranger! C'était la respiration même de toute une génération de jeunes gens sans perspectives, sans la possibilité de savoir ce qui se passe au-delà du Rideau de Fer. Il s'est généreusement dépensé, comme personne d'autre, pour placer la culture roumaine «dans le noyau nerveux de l'humanisme contemporain». Dans le volume *Galele : Om între oameni*, édité par la mairie du secteur 2, pour Hăulică, fêté en 2012 en compagnie de personnalités comme Eugen Simion, Horia Andreescu, Nicolae Manolescu, Ion Caramitru, Radu Beligan, Dan Berindei, on tente une caractérisation à travers une citation du *Journal* de Mihail Sebastian : «Passion intellectuelle intransigeante, austérité du style de vie, horreur devant le compromis et les fausses valeurs, un idéal sévèrement vrai, toutes ces qualités servies avec abnégation, souvent avec dureté, mais sans aveuglement et surtout sans violence polémique». «Les choses ne sont pas difficiles à faire, disait Brancusi, tout dépend de la capacité de te placer en état de les faire». Hăulică a suivi son exemple et nous, aussi, ceux qui sommes encore restés, devrions essayer. Je ne peux, ni ne veux signaler des étapes importantes de son existence. Tout sera dit avec le temps. Nous allons ressentir le vide immense resté après lui et nous allons essayer de le remplir avec des faits, des souvenirs, des conférences, des expositions, de notre propre exemple... A la Galerie *Dialog* de la mairie du secteur 2, il fut très souvent près de nous, car il a trouvé le répit de nous éclaircir et de nous guider. Nos projets doivent énormément à son raffinement intellectuel. Une existence protéique comme la sienne ne peut rester sans exemples. Né «avec un irréprouvable optimisme», comme il aimait de le dire,

son nom ne doit pas être seulement mentionné, mais porté comme une flamme au-dessus de territoires somnolents, il faut le laisser disloquer des énergies, pour le moment, cachées.

Revenons aux débuts, en 1968, lorsque, à l'occasion de la visite du président Charles de Gaulle en Roumanie, je l'ai mieux connu, grâce à celui qui deviendra notre ami commun, Georges Charbonnier, une personnalité extrêmement complexe qui associe les sciences exactes avec les arts, la littérature, le théâtre et la musique, d'une manière singulière, en les valorisant chacun à part. Grâce à Charbonnier, collaborateur de l'ORTF, moi, qui, à cette époque-là, travaillais à la Radio et Hăulică était depuis quelques années le rédacteur en chef de *Secolul 20*, nous avons reçu le cadeau d'un impressionnant bouquet de bandes magnétiques avec des interviews qu'il avait réalisées avec des noms sonores des beaux arts tels que Pablo Picasso, Henri Matisse, Vieira da Silva, Georges Braques, Marc Chagall, Max Ernst, Joan Miró etc. C'est ainsi qu'en 1969 on a assisté à la naissance de l'émission radiophonique *Les voix de l'art moderne*, qui nous a apporté de grandes satisfactions, aussi bien que des reproches de toutes sortes. Il y avait un vent de liberté, mais tous ce que je viens de mentionner n'étaient pas sur le goût des chefs des rédactions culturelles de la Radiodiffusion roumaine, le mot « décadent » par lequel était défini Brancusi dans le dictionnaire de l'Académie Roumaine (la décennie VI du XX^e siècle) était tout aussi conforme pour Chagall, Picasso, Max Ernst ou Miró.

Dès 1972, lorsque j'ai commencé mon activité à la télévision, notre collaboration a continué autrement, elle s'est également accomplie sur le plan visuel, les beaux arts ayant besoin de quelque chose d'autre que le mot. C'est ici que, par une multitude d'émissions, il a continué de soutenir la phalange de créateurs appartenant à la peinture, à la sculpture, à la graphique, aux arts décoratifs roumains, qu'il a protégée avec ténacité, avec de multiples preuves de sacrifice, en faisant que son effervescence s'amplifie par rapport à l'esprit d'initiative du chef. A la suite de nombreux échecs, il avait appris comment forcer la note « en se basant sur la complicité de responsables communistes moins obtus ». Il avait acquis presque instinctivement la capacité d'éviter la censure, de la dépasser, sans conséquences. Il a soutenu A. Ciucurencu, celui qui a converti la couleur en calorique et le calorique en affectif, la toujours jeune Wanda Sachelarie Vladimirescu, il a découvert et encouragé le noble acharnement de Viorel Mărgineanu de retrouver le chant intérieur de son enfance, il a apprécié le peintre des profondeurs d'un subconscient collectif dans la personne de Ion Pacea, l'univers préféré de symboles de Sultana Maitec et Ovidiu Maitec, celui qui a mis toute sa confiance dans le bois, en créant les mythes, George Apostu, le peintre des gris raffinés, Virgil Almășanu, l'infatigable application de Silvia Radu, l'esprit protéique, moderne, investigateur de Bitzan, en le bénissant ; il a eu la conscience de la valeur de Gh. Iacob, Ion (Alin) Gheorghiu, Horia Bernea, Const. Flondor, Vasile Gorduz, Ion Nicodim, Sorin

Dumitrescu, H.H. Catargi, Neculai Păduraru, Napoleon Tiron et tant d'autres, artistes nés, issus comme les forces de l'esprit, en leur offrant la chance de se reconnaître dans ce qu'il avait écrit sur eux, en les déterminant d'aspirer vers les hauteurs afin de concourir l'éternité, en les présentant dans de grandes compétitions internationales pour leur assurer un mouvement orbital naturel. Il a surtout été intéressé par les créateurs qui ont su modifier les conventions de langage, même les remplacer, car la modification de langage contient aussi une modification de message. Dans l'analyse des codes des langages visuels, propres aux différents styles individuels ou de groupe et d'école artistique, dans l'étude iconographique des œuvres d'art et dans l'interprétation du contenu fut décisive la culture visuelle historique et philosophique de Dan Hăulică. J'avais appris que dès ses premières années d'étudiant à Iași, à la Faculté de Lettres, il passait des jours entiers, du matin jusqu'au soir, dans la riche bibliothèque du renommé centre culturel. Il a débuté à 21 ans, dans *Iașul literar* (1953) et depuis lors, jusqu'au zénith, il a su s'imposer dans toutes les hypostases de son effort. Là-bas et ensuite, à Bucarest, auprès de George Călinescu et du professeur Oprescu, il a appris comment écrire sur l'art avec la piété de celui qui s'approche d'un mystère. Il écrivait difficilement, il travaillait méticuleusement sur ses textes, il revenait sur le manuscrit jusqu'à ce qu'il décidait sur la forme finale, il tenait d'une façon acerbe à l'orthographe, car il croyait dans la force cachée du mot, de son pouvoir de modifier même le monde. La plume de Dan Hăulică s'est imposée par la rigueur de bijoutier du style, souvent prétentieux d'une manière abusive, des citations brillantes, de l'information jamais assez satisfaisante à soi-même, s'adressant surtout aux élites intellectuelles et moins au lecteur d'un niveau moyen. La phrase richement travaillée, ciselée au maximum visait l'impact suprême : auditif, visuel, mental, culturel et même olfactif, en propulsant ses interlocuteurs dans des sphères élevées. Les textes qui nous restent, rassemblés dans des volumes comme *Brancusi ou l'Anonymat du génie* (1967), *Geografii spirituale* (1973), *Nostalgia sintezei* (1984) etc. portent indubitablement l'empreinte de sa personnalité. Il a essayé d'élucider le grand problème de l'intellectuel du XX^e siècle, en conciliant « le diable » de la matière, de la sensualité, avec le besoin d'une clarté, d'un équilibre et, finalement, du sacré. Il n'a jamais cessé à s'interroger pourquoi il vit, comment est le monde, quel est son substrat, quel est le rapport entre lui et l'histoire, entre lui et la société ou entre son être et sa nature ? La tradition gréco-latine, sans aucunement mépriser l'Asie, l'Afrique ou l'Amérique, la fusion fraternelle entre l'homme et le milieu, dénoncée par Worringer comme propre aux méditerranéens seulement, l'a guidé pendant toute sa carrière. Il n'y aura aucun dérapage de ce grand esprit, en dépit de toute tentative dénigreuse. Ses écrits et ses conférences sont des épiphanies du miracle de ce monde divin

autour de la Méditerranée, faisant la preuve d'une étonnante érudition dans de multiples domaines qui le préoccupaient: la littérature grecque et latine, la littérature nationale, française et italienne, aussi bien que le domaine de la germanistique, de l'espagnol ou de l'anglais, la philosophie antique, les beaux arts roumains et internationaux, la musique, le théâtre, le film. Il était un humaniste né, égaré au XX^e siècle, un apollinien impassible devant les excès fous de l'âme dionysiaque et la tension des forces irrationnelles, telluriques. Ou, au moins, c'est ce qui lui a plu d'être. C'était son modèle, tout comme le Nestor de la critique d'art (apud J. Lassaingne), George Oprescu, rigoureux, sévère, tenace, fin «connaisseur» dans le véritable sens du mot, il est resté pendant longtemps le pivot de sa carrière. Il a en quelque sorte débuté au commencement de la décennie VII sous le manteau protecteur de ce fondateur et animateur d'école. Je pense à la polémique provoquée par l'article signé par Hăulică à l'adresse du projet du monument Eminescu, conçu par Constantin Baraschi et exposé à l'opprobre majoritaire dans le parc Cișmigiu (1965). Jusqu'à ce moment-là, ce fut la plus résonante confrontation publique, Hăulică témoignant d'une miraculeuse maturité de la jeunesse pour qu'ensuite il prouve la fraîcheur de la jeunesse, une fois installé dans sa profonde maturité. Pendant toute sa vie, dans toutes les actions d'envergure qui attireraient des énergies artistiques importantes de l'est de l'Europe chargé de tant de drames vers la rampe de l'ouest du même continent, il a médité sur la notion de responsabilité. L'homme des passions livresques échangeait joyeusement le trop plein de ses chambres avec la ferveur et le mystère de l'atelier ou avec les cimaises des expositions où, tout comme dans son écriture, il insistait sur les imperceptibles détails destinés à amplifier l'impact sur les visiteurs, à mettre en valeur le créateur. Les vernissages de Dalles, en dépit des tensions de l'attente de l'orateur, étaient un régal. On y assistait à la naissance d'une véritable agape de la communication, un sacré frisson de la participation à un grand acte spirituel, à une communion, chacun en partant enrichi, spirituellement casé. Une future émission de la Télévision roumaine, placée dans la série de la *Résistance par la culture* va mettre en lumière quelques-unes des confrontations de la direction supérieure du parti et de l'État, de la censure agressive des années '60, '70, '80 qui comportait une inévitable usure des nerfs, dénotées soit par la nature des expositions organisées et patronnées par Dan Hăulică, soit par le contenu de la revue *Secolul 20* dont il était le directeur responsable. Il était destiné à contribuer, dans une période historique dramatique et marquée de tension, à l'enrichissement du domaine de la connaissance, en usant d'influences politiques qu'il savait parfois employer, mais seulement dans la sphère culturelle, selon l'exemple des hommes de vocation dédiés à l'espoir de pousser l'évolution de l'espèce vers un plus haut degré. A son érudition s'ajoutaient l'intuition, sans laquelle tout reste didactique, aride, fort ennuyeux et sans doute, la

conscience. Je ne l'ai pas connu en qualité de professeur à la chaire d'histoire des arts de l'Institut Nicolae Grigorescu, mais je suis sûre que ses cours étaient également une fête de l'esprit, tout comme les vernissages. Afin de mettre en valeur notre héritage culturel en matière de beaux arts, pour une juste stratification des hiérarchies des valeurs, il a organisé des colloques internationaux, des débats, il a ouvert des expositions, des expositions itinérantes, il a encouragé la présence aux grandes Biennales, il a partagé avec tout le monde ce que nous, les Roumains, avons de mieux et de plus digne à conserver religieusement. Ses activités d'éditeur, d'organisateur, de publiciste et de maître se sont harmonieusement combinées, même si on lui a reproché qu'en se laissant entraîner dans trop d'actions, homme et agent de culture d'une telle envergure au champ de résonance spirituelle de la culture roumaine, il a laissé derrière soi un trop petit nombre de pages imprimées. Réalité également due à l'autocensure sévère, à la pudeur de ne pas être à la hauteur de ses propres attentes. Je ne cesse de l'admirer pour sa façon élastique de penser, souple, profonde, nourrie de lectures essentielles, toujours au courant avec les dernières mises en page d'œuvres des siècles précédents ou contemporains, les assertions aux expériences les plus audacieuses du XXI^e siècle n'ont jamais cessé, car je l'ai senti impeccablement penché vers les valeurs expressives de l'humanité, clairement codifiées pour lui et transmises vers nous, ses apprentis, sans faute et sans la possibilité de contestation. Même s'il avait été élu membre de l'Académie Européenne de Sciences, Lettres et Arts, de l'Union Latine, membre correspondant de l'Académie Roumaine, ambassadeur de Roumanie auprès de l'UNESCO, même s'il détenait des titres et des prix dignes d'envie, il a préféré, jusqu'à la fin, signer seulement comme Président d'Honneur de l'Association Internationale des Critiques d'Art, où, initialement, il avait été président actif. Il lui semblait la distinction la plus grande et la plus digne pour son effort, respectueux face aux valeurs fondamentales de la tradition, mais qui, en même temps, a toujours essayé de nouvelles ouvertures de pensée et des relations inédites entre les domaines qui pouvaient souvent paraître à jamais distants. En 1972-1973, avec Theodor Enescu, qui visait la même synthèse des arts, en le complétant ainsi d'une façon idéale, il a conçu l'ample exposition dédiée aux *25 ans d'art roumain*. Il s'agissait sans doute du changement du régime politique en 1947 et de ses conséquences néfastes sur tous les plans. Il fallait présenter l'art qui mettait sur le premier plan l'homme du type nouveau, création de l'idéologie du réalisme socialiste. Le résultat fut, après de longues confrontations, une exposition exemplaire dont on aurait pu se vanter en l'envoyant dans n'importe quel coin du monde. La notion de responsabilité était primordiale, en détournant les images routinières et compromettantes, en appréciant pleinement le mouvement plastique vivant, toujours orienté vers d'autres horizons, en plaçant sur un premier plan de nouveaux espaces de

culture même si le mur entre les civilisations s'élevait jusqu'aux cieux. Le résultat n'a eu rien de compromettant, tout au contraire, une image extrêmement éloquente de l'évolution de l'art roumain au-delà des obstacles. Ce fut la même chose, 40 ans plus tard, lorsque, avec Paul Gherasim, doyen d'élite des peintres, nous avons fait *L'artiste et son pouvoir*. Dans des espaces courageux se sont placés les événements de 4 décennies d'art (1950-1990), actuellement, par beaucoup considérés un exemple sombre, sans avoir la chance minime de les voir en réalité ou, au moins, dans des reproductions. Nous nous confrontons à l'époque où la production artistique abondante se confrontait souvent avec la valeur, aussi bien qu'avec l'imposture, lorsque les termes de «formalisme» et «décadent» étaient à la mode. «Les créateurs les plus inflexibles n'ont pas peur de contrarier les attentes» déclarait Dan Hăulică. «Et parmi les surprises de notre exposition fut celle-ci, aussi –, au cas de très bons artistes on constate que la manière dont même les ingénieries officielles, l'obligation de suivre les traces de l'illustratif industriel et d'attaquer des thèmes contemporains il résulte de mémorables exemples de style, adéquats aux propres talents». Et, conclut Dan Hăulică «sans un certain don quijottisme, sans un certain courage positif de la chimère, on ne peut rien réaliser. Dans de telles circonstances, comme disait Goethe : *postuler l'impossible afin de réaliser toujours le possible*». Nous avons donné notre élan et savoir à des artistes qui ont su renouveler les genres traditionnels, sans les

déprécier, en introduisant dans leur matière une spiritualité qui les soutienne de l'intérieur et les place à un haut niveau du développement historique. Les sondages en profondeur opérés par Dan Hăulică avec le même infatigable abandon ont été récompensés par la mise en évidence de toiles très fraîches, marginalisées avec méthode pendant des dizaines d'années, dans des villes où rien ne se passe, où il n'y a pas un public artistique. Mais la récompense la plus grande a été que l'art pour lequel il s'est battu toute une vie, qu'il a protégé dans des occasions variées, a commencé à renaître sous ses yeux, en confirmant ses attentes. Ce fut une vérification suprême de nombreux crédits et convictions.

J'ai le devoir de mentionner encore quelque chose : le prix qu'il a accordé à l'amitié. C'était comme un détail quotidien de son existence, comme une respiration ou une pulsation. Toute sa vie, il s'est basé sur le sentiment profond de l'amitié et il l'a vénéré comme il faut, car c'était un réel stimulus pour des renouvellements essentiels, l'encourageant d'aller jusqu'au bout, à l'accomplissement final. «Un pape de la critique d'art de Roumanie»? Non, plutôt un homme en conquérant quelque chose de concret en dépit des temps contraires, en ayant l'intuition du sens des conclusions impératives, en appartenant aux esprits qui ne se répètent pas.

Ruxandra Garofeanu